

Une fille à la mer

Maureen Johnson



Gallimard

Extrait de la publication

Scripto

Scripto

Titre original : *Girl at Sea*
Édition originale publiée aux États-Unis
par Harper Teen, une marque de HarperCollins Publishers.
Published by arrangement with HarperCollins Children's Books,
a division of HarperCollins Publishers.
© Maureen Johnson, 2007, pour le texte.
© Éditions Gallimard, 2012, pour la traduction française.

Maureen Johnson

Une fille à la mer

Traduit de l'anglais (américain)
par Laetitia Devaux

Gallimard

*Pour Mary Marguerite Johnson,
La plus merveilleuse maman au monde,
Sans doute la meilleure infirmière,
Et aussi la personne qui remarquera le plus
les nombreuses imprudences commises
dans cette histoire.*

Remerciements

Je dois un grand merci à :

Abby McAden, Lexa Hillyer, Josh Bank, John Crowther et Kate Schafer, qui ont permis la naissance de ce livre.

Tous les plongeurs qui ont mis leurs compétences à mon service et répondu à mes nombreuses questions.

Hamish Young, qui m'a autorisée à écrire son histoire et celle de sa famille de marins, mais aussi offert une plongée mémorable dans les profondeurs du lac Queen Elizabeth.

Londres, mai 1897

Les éclairs fusaient au-dessus de Big Ben, et un ciel gris sombre encerclait le dôme de Saint-Paul. Dans les rues de Londres, les coups de tonnerre affolaient les chevaux, causant des accidents de fiacre. Le British Museum était empli d'une foule venue chercher dans ses immenses salles, au cœur de ses belles pierres, refuge contre le mauvais temps. Mais trop de gens avaient eu la même idée. L'endroit était bondé. La tension croisait à mesure que les enfants excités couraient entre les vitrines et les tables de présentation. La foule se bousculait autour des marbres d'Elgin en provenance du Parthénon.

Marguerite Magwell, une jeune fille de dix-huit ans, marchait sans prêter attention au chaos. Elle ne voyait même pas le ciel plombé. Si on l'avait interrogée sur la météo, elle n'aurait su répondre. Son corps était glacé. La pluie qui avait

détrempé sa robe bleu vif ne faisait qu'accroître la sensation de froid. Elle ne portait ni chapeau ni gants. Ses cheveux blonds défaits bouclaient à cause de la pluie, mais elle se souciait peu de son apparence. La seule chose qui lui importait, c'était la feuille de papier qu'elle serrait dans sa main droite. Elle n'avait qu'une idée en tête : rejoindre Jonathan. Jonathan Hill était l'étudiant préféré de son père, il devait être mis au courant. Il pourrait lui venir en aide à ce moment de sa vie où elle se trouvait si désemparée.

Pourtant, Marguerite ne passait pas inaperçue. Même dans cet état, elle était belle, d'une beauté sauvage mais délicate. Son visage aux traits fins aurait pu être immortalisé dans le marbre. On s'écarta d'elle quand elle se fraya un chemin vers la statue de Ramsès II dans la grande salle égyptienne. Cette pièce occupait une place d'honneur dans la galerie aux colonnes. Marguerite jeta un coup d'œil aux momies sans pupilles, plus grandes qu'elle, ces rois morts il y avait tant d'années. Cela devait être merveilleux de croire que les morts vivent à jamais, qu'ils auront de nouveau besoin de leur corps.

Mais elle n'avait pas le temps d'y songer.

Elle poursuivit son chemin entre les

vitaines regorgeant de trésors et la foule, progressant dans des salles où il y avait de moins en moins d'air. La porte qu'elle cherchait ne comportait aucune inscription. La plupart des visiteurs n'y voyaient qu'un panneau en bois entre deux vitaines présentant des crânes de singe. Des conservateurs travaillaient derrière ces portes secrètes, à l'abri des regards, dans des bureaux encore plus encombrés que les salles du musée. Ayant quasiment passé son enfance dans cet endroit, Marguerite savait exactement ce qu'elle cherchait. Elle s'arrêta devant deux petits garçons adossés au panneau et frappa du plat de la main. Un instant plus tard, un visage souriant et familier, l'air un peu illuminé, apparut. Les cheveux sable de Jonathan avaient besoin d'une visite chez le barbier, et ses doigts étaient tachés d'encre.

— Marguerite ! s'exclama-t-il en relevant nerveusement son col. Qu'est-ce qui vous amène au musée aujourd'hui ? Je suis désolé, j'ai écrit toute la matinée. Je ne veux pas vous tacher avec cette encre... Oh, je viens d'en mettre sur mon col, n'est-ce pas ? Excusez-moi...

Marguerite ne parvenait pas à exprimer la raison de sa venue. Elle avait la gorge serrée, comme si une main la lui comprimait.

- Il fait très chaud aujourd'hui, bafouilla-t-il en remarquant sa détresse. Voudriez-vous faire un tour dans la cour avec moi? Ils vendent des glaces au citron dans le square.

- Quoi donc? demanda-t-elle.

- Ils vendent des glaces...

- Des glaces...

Le ciel s'assombrit derrière les vitres et un grand coup de tonnerre déchira les cieux, si fort que plusieurs dames poussèrent un cri. Un instant plus tard, on entendit un martèlement sur le toit.

- On dirait le déluge, déclara Jonathan en levant les yeux vers le plafond. J'imagine que nous devons attendre pour les glaces. Laissez-moi aller chercher le concierge afin qu'il allume les lumières...

- J'ai des nouvelles de mon père, l'interrompit-elle.

- Merveilleux! Comment cela se passe-t-il à Pompéi? Quand rentre-t-il? Vous ai-je tachée avec l'encre? Oh, non. Laissez-moi...

- Il ne rentrera pas, le coupa-t-elle à nouveau.

- Que voulez-vous dire? demanda-t-il en attrapant son mouchoir pour tapoter sans succès la trace d'encre.

- Son navire.

- Son navire? Que se passe-t-il? Marguerite, vous sentez-vous bien? Voulez-vous vous asseoir? Vous êtes très pâle.

Elle lui tendit la feuille de papier, qu'il attrapa prudemment. Il se tourna vers la fenêtre pour la lire.

– Marguerite, je...

Il y eut un nouveau coup de tonnerre. Les cieux se déchiraient. Comme si les eaux venaient la chercher, elle aussi. Son univers était en train de disparaître.

– Il a sombré, lâcha-t-elle.

Un secret bien caché

Ollie se trouvait dans l'allée numéro 5 de *Galaxy*, le magasin d'art, il rangeait des peintures à l'huile quand Clio Ford sortit du bureau de la directrice. De son point de vue, en hauteur, près des glaises, elle put l'observer un moment.

Ollie Myers. Absurdement grand, plus d'un mètre quatre-vingt-dix, et les cheveux en bataille. Ce jour-là, il portait une chemise bleu marine et une cravate années 1970. Il observait avec attention les casiers pour mettre les couleurs au bon endroit. Il était très concentré. Clio aurait pu le regarder ranger des tubes de peinture toute la journée. Telle était la triste réalité de sa vie.

Elle décida de passer à l'action.

Elle se tenait très droite. Elle se détendit un peu et prit une expression de vague mélancolie. Puis s'approcha.

— Salut, lança-t-elle.

Ollie se retourna. Bons réflexes. (Il faisait du skate. Mais il était mauvais, prétendait-il. Modeste, en plus. Que demander d'autre à un homme ? Rien. Il était parfait.)

C'était trop beau, ça ne pouvait pas marcher. Clio devait être en train de rêver.

— Alors ? lança-t-il.

— Alors... Je suis lycéenne alors que tous les employés chez *Galaxy* sont au moins étudiants. Et je n'ai aucune expérience dans la vente. Aucune expérience dans aucun domaine, en fait.

— Oh, fit Ollie, l'air déçu.

— Mais... j'ai ça.

Clio leva le bras pour exhiber un long tatouage sur son avant-bras : une fermeture Éclair bleu électrique et rose avec trois étoiles jaunes qui jaillissaient d'un interrupteur.

— Tu as le job ! s'écria-t-il.

— Eh oui ! s'exclama Clio, aux anges.

Elle avait longuement réfléchi à sa tenue pour l'entretien : un jean blanc avec de légères traces lavande datant du jour où elle avait repeint sa chambre ; un T-shirt rose à manches courtes au nom d'un célèbre auteur de mangas ; une grosse ceinture d'occasion décorée de pochettes d'allumettes plastifiées. Ses longs cheveux couleur miel tenus en deux endroits par des baguettes vertes. Et la pièce maîtresse, le tatouage, fièrement mise en valeur : pas de manches longues, pas de bras caché dans le dos.

Son portable vibra dans son sac. Il avait sonné quatre fois pendant l'entretien. Elle l'ignora de nouveau.

— J'en reviens pas, s'exclama-t-elle. Je n'aurais jamais pensé qu'un tatouage puisse être un atout pour un entretien. Sauf si on postule dans un labo de *crystal meth* ou un salon de tatouage...

— Ou alors, dans un magasin d'art. Je t'ai dit que le tatouage, ça allait marcher. Daphné adore Masahiro Sato. Dès qu'elle l'a vu, tu as eu le job.

— Ça, elle était tout excitée, reprit Clio en repensant aux yeux écarquillés de la directrice quand elle avait prononcé le nom de l'artiste.

C'était l'un des auteurs de manga les plus célèbres de Tokyo.

— C'est peut-être un moment historique, déclara-t-elle. La première fois que les folies de mon père me portent chance.

— C'est ton père qui a voulu te faire faire ce tatouage ?

— Pas vraiment. C'est une longue histoire. Une histoire ennuyante.

— Ça m'étonnerait. Bon, je pense que je vais devoir te faire un badge. Tu le veux à ton nom, j'imagine ?

Ollie venait du Texas, et il avait l'accent traînant de cette région. Il était capable de prononcer n'importe quel mot d'une voix grave et langoureuse. Il l'attira dans un coin du magasin où se trouvait un bureau équipé d'un ordinateur. Et il s'empara d'un petit appareil.

— Cléo, c'est bien ça ?

— Non, Clio.

— C'est le nom de quelqu'un de connu ?

— Pas vraiment. C'est le nom d'une muse.

— Une muse ? Comme les muses grecques ?

— Ouais. J'ai des parents bizarres, que veux-tu...

— Tu es une muse. J'ai toujours rêvé d'avoir une muse... Tu peux m'aider à peindre ?

— Je suis la muse de l'Histoire. Ça peut t'aider ?

Comment Clio n'avait-elle pas remarqué plus tôt le pouvoir de l'accent du Sud ? Depuis huit mois qu'elle connaissait Ollie, elle ne l'avait pas beaucoup entendu parler. Ils échangeaient des regards de chaque côté de la caisse quand il lui annonçait le montant de ses achats. Mais dans sa bouche, « huit dollars et soixante-quatre cents » se transformait en or.

Au cours du mois dernier cependant, quand il avait engagé la conversation en rangeant des marchandises, Clio avait pu mesurer l'ampleur de son accent. Ollie était étudiant en première année à l'université de Pennsylvanie, et il peignait. Il avait aussi la même passion que Clio pour les encres vives et saturées. Il portait en général une vieille veste rayée, il roulait sur un vélo rouge et avait l'odeur des ateliers d'artiste : des effluves vaguement chimiques mais agréables. Ses sœurs à Austin lui manquaient, il n'avait pas beaucoup d'argent et ne refusait pas d'assister aux vernis-sages d'artistes qu'il n'appréciait guère, uniquement pour le buffet.

Clio était une lycéenne au passé riche mais au présent morne. Elle fabriquait elle-même ses vêtements. (À partir d'autres vêtements, ce n'était pas comme si elle portait des pulls tricotés main.) Elle habitait une grande maison victorienne où régnait la pagaille près du campus. Par le passé, ses parents avaient été mariés, et son père et elle avaient inventé un jeu de société — *Plonge !* — qui avait connu un grand succès. Par le passé, elle avait été presque riche, un peu célèbre et très heureuse. Sa vie n'avait rien d'ordinaire, alors. Elle voyageait beaucoup. Un artiste de BD

japonaise avait dessiné sur son bras. Plein de choses comme ça.

Mais une vie extraordinaire ne faisait pas le bonheur. À l'âge de dix-sept ans, Clio avait certaines carences. Dont une, majeure.

Elle n'avait jamais embrassé un garçon.

C'était gênant. Étonnant. Inexplicable, même si Clio en connaissait la raison. Mais ça aussi, c'était une longue histoire. Une histoire qui prendrait bientôt fin, espérait-elle.

Son téléphone vibra à nouveau. Elle fouilla dans son sac.

Ollie détacha avec précaution l'autocollant portant le nom de Clio et le colla sur sa joue le temps de chercher un support. Le badge semblait minuscule dans ses immenses mains.

— Et voilà, dit-il. Je te l'accroche ?

— Oui, dit-elle en empêchant sa voix de trembler.

Il se pencha, ce qui lui demanda un réel effort, vu qu'il mesurait trente centimètres de plus qu'elle. Il avait désormais la tête à hauteur de la sienne. Il attrapa doucement un bout de son T-shirt juste sous l'épaule gauche, directement au-dessus de son cœur. Elle l'observa alors qu'il perçait le tissu. Il se mordillait la lèvre inférieure. Le badge se referma d'un coup sec. Il la regarda droit dans les yeux.

C'était donc le moment du baiser ? Ce moment qu'elle attendait depuis le début de sa triste vie ? Maintenant ? Dans le recoin d'un magasin d'art ? Était-ce possible ? De toute évidence, la position était bonne. Les niveaux corrects. Les expressions adéquates.

« Fais comme si tu savais, se dit-elle rapidement.

C'est de toute façon une bonne règle de vie. Quand tu ne sais pas, fais comme si tu savais. Fais semblant, jusqu'à savoir enfin. »

Un homme surgit et se planta derrière Clio. Ollie leva la tête et recula.

— Je dois m'occuper de ce client, dit-il avec une expression de regret. Tu reviens quand ?

— Je commence demain.

— Je t'expliquerai tout. Si tu veux bien. Mais tu sais déjà presque tout, de toute façon. Tu connais le magasin aussi bien que moi.

Et il fit ce lent sourire du Sud.

Le téléphone de Clio vibra encore.

— Il y a quelqu'un qui veut absolument te joindre, remarqua-t-il.

— Ouais.

— Je le comprends, fit-il avec un petit sourire avant de porter son attention sur le client, qui cherchait de l'adhésif pour céramique.

Le téléphone recommença à vibrer alors que Clio rentrait chez elle. Elle regarda la liste d'appels.

Numéro inconnu.

Numéro inconnu.

Numéro inconnu.

Maman.

Jackson.

Numéro inconnu quatre fois de plus.

Elle avait du succès ce jour-là, tout du moins avec cet inconnu, qui n'avait rien d'un inconnu. C'était son père. Numéro inconnu couplé à appels frénétiques, cela signifiait son père, forcément. Il était incapable de se contrôler. Quand il avait une idée en

tête, il faisait un caprice jusqu'à obtenir satisfaction, comme un enfant.

Eh bien, il attendrait. Clio voulait savourer ce délicieux moment. C'était une fin d'après-midi lumineuse, et elle avait envie de passer son film favori dans sa tête...

Ollie et Clio étaient à la plage, assis sur la couverture orange et marron que Clio avait achetée pour cinq dollars au Pérou. À l'époque, elle s'était dit que ça ferait un bon drap de plage, mais ne s'en était jamais servie. La couverture était restée sur le vieux fauteuil en rotin dans sa chambre. Ollie portait un short de bain bleu avec des flammes qui remontaient sur ses jambes. Clio avait un bikini rouge. Elle ne possédait en réalité pas de bikini rouge mais, dans son film, elle en portait un. Parfois, son cerveau avait des ratés, et elle avait aussi des bottes rouges. Dans ce cas, elle les effaçait mentalement.

Ils étaient tous deux assis sur la couverture au bord de l'eau. Jackson, la meilleure amie de Clio, se tenait sur une serviette non loin. Elle essayait de lire son magazine mais, chaque fois qu'elle levait la tête, Clio et Ollie s'embrassaient. Évidemment, il était si grand qu'il devait plier le cou pour ça.

— Arrêtez un peu, râlait Jackson.

— J'en suis incapable, protestait Ollie.

À cet instant, il se passait quelque chose. Clio ne savait pas quoi, mais Ollie s'éloignait. Peut-être pour sauver un enfant des dents d'un requin. Jackson s'approchait pour dire :

— Désolée, je suis jalouse, c'est tout. Vous allez si bien ensemble tous les deux... Ce n'est pas juste.

— Ouais... Je sais, répondait Clio.

Longs soupirs.

— Tu as eu raison d'attendre tes dix-sept ans pour embrasser le garçon parfait, continuait Jackson. Moi, je suis sortie avec trop de types. Et maintenant, je me sens sale. Comme un vieux mouchoir roulé en boule au fond d'un sac. C'est... dur. Je ne sais pas pourquoi. Mais c'est comme ça. Je me sens comme un vieux mouchoir.

Clio lui faisait un sourire indulgent.

La véritable Jackson n'aurait jamais dit ça. La véritable Jackson se considérait comme une experte du baiser. Elle notait même ses petits copains comme les œnologues classent les vins. Elle prétendait que c'était plus pratique. Test visuel, test d'odorat, test de goût et test de consistance.

Certains, disait-elle, ont une technique développée à base de petits mouvements rapides. Ils sentent souvent la menthe parce qu'ils sont obsédés par leur haleine et mâchent du chewing-gum de façon compulsive. Certains sont plus ronds. Avec eux, c'est une expérience plus profonde, dont Jackson disait qu'elle avait des « accents boisés ».

Elle arrêta la comparaison avec le vin juste avant de le cracher.

Le téléphone de Clio vibra à nouveau. Numéro inconnu. Elle arrivait chez elle. Son père attendrait. Elle avait une bonne nouvelle à annoncer.

© Heather Weston



MAUREEN JOHNSON est née à Philadelphie, en Pennsylvanie. Enfant, elle lisait sans arrêt, comme beaucoup de lecteurs qui finissent par écrire. Elle a étudié la dramaturgie et l'écriture romanesque à l'université de Columbia.

Avant de pouvoir vivre de sa plume, elle a pratiqué bon nombre de petits boulots de New York à Londres en passant par Las Vegas. Aujourd'hui, Maureen vit à New York avec son mari. Elle a publié : *SUITE SCARLETT* et *AU SECOURS, SCARLETT!* dans la collection Scripto et *13 PETITES ENVELOPPES BLEUES* en Grand Format, coup de cœur des magasins FNAC.

Retrouvez Maureen Johnson sur son site internet :
www.maureenjohnsonbooks.com



Une fille à la mer Maureen Johnson

Cette édition électronique du livre
Une fille à la mer de Maureen Johnson
a été réalisée le 17 avril 2012
par les Éditions Gallimard Jeunesse.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070643356 - Numéro d'édition : 233101).

Code Sodis : N50413 - ISBN : 9782075022408.

Numéro d'édition : 236209.